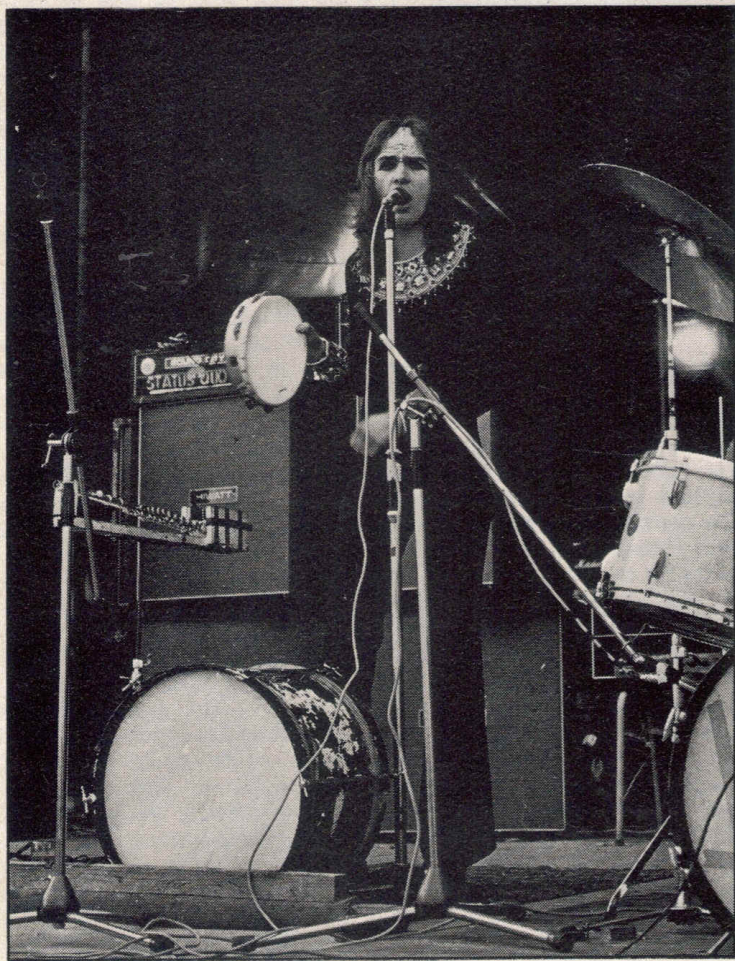


GENESIS

et baroque



PETER GABRIEL
La nouvelle vague anglaise.

Olympia, lundi 26 juin. Peter Gabriel arpente la scène : il est habillé de noir, visage maquillé, satanique, les cheveux rasés sur le haut du front. Il fait tourner au-dessus de sa tête le pied du micro ; des flammes jaillissent aux deux extrémités du plateau : Genesis achève son passage. Derniers instants paroxystiques où le groupe porte à un maximum d'intensité sa musique. « Nursery Cryme » son dernier album, opéra pop miniature, annonçait cette débauche d'effets sonores et de variations soigneusement mise en place. Le direct, s'il laisse apparaître encore une certaine vulnérabilité, confirme l'originalité du groupe, ce mélange de cruauté, de romantisme, de fantastique, d'absurde et d'humour. Peter Gabriel est le seul à assumer un parti-pris scénique, le reste du groupe ne sacrifiant à aucun exhibitionnisme, entièrement tendu vers une cohésion idéale, pour l'accomplissement d'une musique ambitieuse. Une

complexité des thèmes qui ne nuit pourtant nullement à un impact immédiat des sons et des textes-thèmes prétextes à une variation subtile des climats, une peinture sonore animée. Le goût du baroque, une certaine préciosité que vient rompre soudain un déchaînement des passions, c'est ainsi qu'apparaît un morceau comme « The musical box », longue pièce aux contours délimités ; une suite musicale qui n'en apparaît pas moins comme un magnifique exemple d'une nouvelle musique romantique.

Aucun exploit technique des instrumentistes Tony Banks (orgue, mellotron), Michael Rutherford (basse), Steve Hackett (guitare), Phil Collins (batterie) : la virtuosité n'étant pas pour eux une finalité, l'instrument reste le véhicule. Seul Peter Gabriel rompt avec cette « distanciation » des musiciens du groupe : c'est qu'il est le chanteur, celui chargé d'exprimer « physiquement » la

tension, de mimer. Son excentricité, sa gestuelle sauvage l'imposent comme un continuateur des grandes « bêtes de scène » comme Morrison, Jagger, etc... Pour cela aussi Genesis devient un des groupes fondamentaux de la « Nouvelle Vague » anglaise.

Lindisfarne, la révélation du festival de Lincoln, devait venir rompre par son passage l'atmosphère fantasmagique qu'avait réussi à créer Genesis. Là, il s'agit de folklore traditionnel, écossais, irlandais ou de gentilles ballades composées par le groupe. Boyscoutisme des rapports « fraternels » avec le public, « saine » chaleur pour une « saine » ambiance, « naturel » des attitudes, « décontraction », tous les clichés de-la-joie-par-la-musique étaient réunis. On tape dans les mains pour accompagner un pot-pourri de traditionnels joués à l'harmonica, on chante en chœur pour retrouver le décor musical idéal des fêtes de patronage. Troisième groupe de la soirée, promu vedette, Van Der Graaf Generator. Qu'ajouter à ce qui a été sans cesse affirmé ici, si ce n'est que le groupe de Peter Hammill semble arriver à encore plus de force, de cohésion et paradoxalement à plus de liberté. David Jackson, par exemple, va s'engager, plus qu'au récent concert du Bataclan, dans « le cri électriqué ». Chaque espace entre les riffs sera de même habité par les sonorités distordues de l'orgue de Hugh Banton. « Darkness », qui ouvre le concert, « Lost » la longue pièce aux trois mouvements, seront les moments forts d'un trop court concert. La maîtrise instrumentale et vocale de

Peter Hammill, ajoutée à la présence scénique de Jackson, ne fait que nous confirmer toute la force de ce groupe. Pourtant « Melody Maker » annonçait récemment la dispersion, pour la fin de l'année, du groupe, Peter Hammill devant poursuivre une carrière en solitaire. A aucun moment pourtant on n'a senti un sentiment de lassitude qui viendrait des « redites » constantes de ces morceaux. Une même passion semble habiter la voix de Peter Hammill ; la frénésie instrumentale, la précision de l'instrumentation ne faiblissent pas non plus. Peut-être est-ce la déception de ne pas être « entendu » à sa véritable dimension, l'angoisse d'une communication insuffisante. Le public, qui devait leur faire une longue ovation, sembla reconnaître en eux, dans ce temps de dégénérescence du rock, un son authentique, qui pour être rigoureux, précis, n'en ménage pas moins de vastes espaces à la folie et à la démesure.

Genesis et Van Der Graaf ont prouvé que la nouvelle musique anglaise se portait bien : une spécificité musicale revendiquée totalement, un discours cohérent et nouveau : il y a là une ouverture vers l'opéra-rock lyrico-fantastique qui n'a pas d'équivalent et qui peut servir à relancer une musique qui s'essouffle. Lindisfarne, c'est après Mungo Jerry une nouvelle offensive de la rengaine boy-scout et gentille, de la simplicité réactionnaire et démagogique. Les disques de Lindisfarne se vendent considérablement, ceux de Genesis et Van Der Graaf ont un succès d'estime. Rien de nouveau... — PAUL ALESSANDRINI.

BO DIDDLEY

amen !

Bo Diddley est assis dans sa loge, juste après son concert de Montreux. De temps à autre, il essuie son visage en sueur ; il se tient droit, les épaules larges, sa chemise de soie noire collée à son torse. Il observe à travers ses lunettes à monture noire, parle avec sérieux, d'une voix si forte qu'on dirait qu'elle cherche à couvrir le bruit venu de la scène (Chuck Berry). Pourtant, cette intensité dans la voix de Diddley semble naturelle : représentation de l'éner-

gie qui l'anime et l'a soutenu à travers les longues années d'une turbulente carrière. Une énergie qui est celle de son âme, de sa musique, de sa philosophie et de ses aspirations.

R & F — C'était un bon concert, ce soir. Quelle impression cela vous fait-il de repenser aujourd'hui à votre carrière, longtemps après le début ?
B.D. — Ça a été formidable. Je n'aurais jamais cru que je resterais aussi longtemps dans le business. Je regarde en